

Quoi de commun entre Proust et Jane Austen ?

Mathieu Lindon, [Libération](#), 11 octobre 1984

Parution de textes de jeunesse de Jane Austen et du nouveau tome de la « Correspondance » de Proust (1913, l'année de « Swann »). Jane est morte un demi-siècle avant que Marcel naisse. Marcel n'a jamais rien écrit sur Jane. Mais, à travers le temps, ils partagent une certaine idée de la littérature.

Rien, a priori, ne relie Jane Austen et Marcel Proust. La romancière anglaise est morte en 1817, à quarante-deux ans, cinquante-quatre années avant la naissance du plus célèbre écrivain français du XXe siècle. Et celui-ci, de son côté, n'a apparemment jamais consacré une ligne d'aucune œuvre à dire quoi que ce soit de l'auteur d'*Orgueil et préjugé*. Seule donc la parution simultanée de textes plus ou moins extra-littéraires de chacun d'eux semble mettre les écrivains en rapport.

Plon, continuant la publication de la *Correspondance* de Proust, fait paraître le douzième tome, consacré à l'année 1913 qui voit Proust brûler ses dernières cartouches éditoriales avant de donner *Du côté de chez Swann* à Bernard Grasset (le livre, dont l'auteur a payé les frais d'impression, sort en librairie le 14 novembre). De son côté, Christian Bourgois publie *Juvenilia et autres textes* (de jeunesse) de Jane Austen qui regroupe des nouvelles, parfois inachevées, et de curieuses *Opinions sur Mansfield Park* ou autre livre de l'auteur. Ce que ces textes de Proust et de Jane Austen ont en commun, c'est de nous éclairer sur les liens des deux écrivains à leur propre œuvre.

On est habitué à lire des lettres de Proust qui ne sont que des petits billets pour donner, puis décommander un rendez-vous (Dieu que sa santé est fragile quand il n'aime pas assez les gens pour les voir !), ou des remerciements à ses amis pour leurs livres où il se répand en compliments que l'on n'ose penser sincères. Les 200 lettres, ou presque, de l'année 1913, diffèrent. Certes, Madame de Noailles y est toujours merveilleusement traitée (« *Vraiment, vous lirez cela ? Vous avez la magnifique charité du génie* », lui écrit-il en lui envoyant *Swann*). Certes, on n'est jamais en manque de potins, et les médisants en prennent pour leur compte (« *Si Gide savait le nombre d'histoires de bains turcs, d'arabes de l'exposition, de capitaines de bateau Calais-Douvres (...) dont j'ai tâché de faire justice auprès de ses meilleurs amis...* »). Et il y a même des lettres chiffrées à Albert

Nahmias fils qui s'occupe de monnayer, via le père d'Alfred, la réconciliation entre Agostinelli et Proust. Mais, toute l'année durant, l'écrivain va surtout s'acharner à défendre son livre et à tenter d'expliquer à ses amis — qui sont quasi unanimes à trouver ce titre détestable — ce qu'il y a à lire dans *Du côté de chez Swann*.

LE DUEL PROUST-COPEAU

C'est Emmanuel Bibesco qui s'entremet entre Proust et Jacques Copeau pour que, Gallimard ayant refusé le manuscrit, la N.R.F. en publie au moins divers passages. En vain. Pas une ligne de la *Recherche* (qui ne s'appelle alors que *Le Temps perdu*) ne paraîtra dans la revue en 1913. Au contraire, malgré son respect proclamé pour Copeau, Proust, à force de malentendus, en sera presque conduit à se battre en duel avec lui... Tout cela est l'occasion de lettres si intelligentes et élégantes qu'en est assez amusé lorsque la situation se retourne et que Copeau vient à son tour demander service à Proust, qui d'ailleurs ne le lui rend qu'à moitié : le fondateur de la N.R.F. veut de l'argent pour créer la Compagnie du Vieux Colombier.

« LE TEMPS PERDU » EN VOLUMES A 3F50.

L'argent, Proust en parle beaucoup avec Bernard Grasset : « *Mon désir est que vous ne fassiez pour lui (le livre) aucun frais. Je paierai tous les frais de l'édition, ainsi que la publicité* ». Ainsi également, plus tard, que les factures inhérentes aux gigantesques corrections faites sur épreuves. Surtout, Proust souhaite que ses « *volumes soient des volumes courants, à 3 francs 50, ne s'adressant pas exclusivement à une clientèle riche, mais à des intellectuels qui n'achèteront pas un livre 10 francs.* » Il est même d'accord pour terminer le premier tome (presque) n'importe où afin d'éviter que le volume soit trop gros (il préfère deux livres de 330 pages à un de 700). En quatre mots comme en cent, et même s'il se doute qu'il n'y arrivera peut-être pas tout de suite, en 1913, Proust veut être lu.

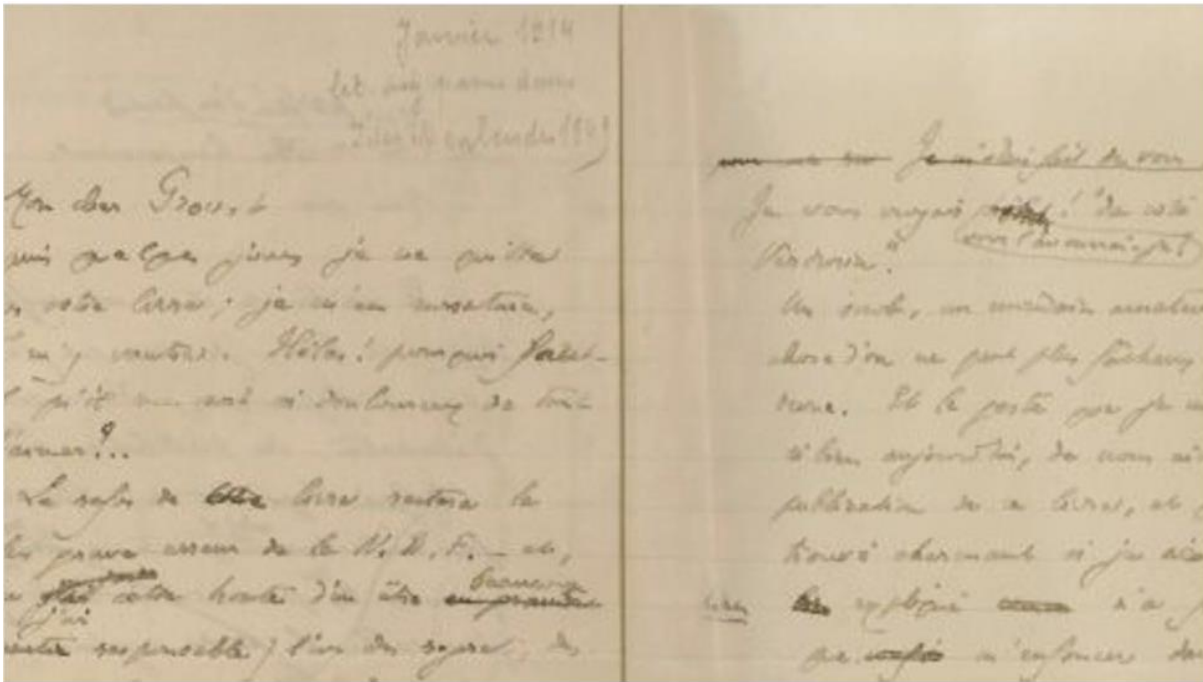
S'il se démène, mettant ses relations à contribution pour qu'elles annoncent dans la presse un livre qu'elles n'ont pas encore vu, c'est bien parce qu'il a conscience d'avoir écrit sa vraie œuvre. Faisant l'article, au sens propre, pour René Blum, Proust lui dit ainsi que ce texte (*Swann*) est « *bien différent de ce que vous connaissez de moi et, je crois, infiniment moins mauvais, ne méritant plus l'épithète de "délicat" ou de "fin", mais de vivant et de vrai.* » Et Paul Souday qui, dans sa chronique du *Temps*, a fait semblant de prendre pour des erreurs grammaticales toutes les coquilles du texte, se voit gratifié d'une phrase définitive (à laquelle, dans sa précipitation, Proust a toutefois ajouté une négation de trop qui la dénature !) : « *Mon livre peut ne révéler aucun talent ; il présuppose du moins, il implique assez de culture pour qu'il n'y ait pas invraisemblance morale* (Proust veut manifestement dire : « *pour qu'il y ait...* » à ce que je commette des fautes aussi grossières que celles que vous signalez. » Autrement dit : « *Quand vous aurez fait des progrès, je vous permettrai d'écrire sur moi* ». Proust ne compte pas pour grand-chose l'avis des autres sur son œuvre à lui.

Jane Austen, pour sa part, semble au premier abord exprimer différemment ce rapport à ses livres. À la suite des textes de jeunesse, *Juvenilia* propose en effet diverses « opinions » sur *Emma* ou *Mansfield Park* recueillies auprès de relations par Jane Austen elle-même. Mais elle ne les commente pas, se contentant de les aligner l'une après l'autre, ce qui leur donne toute leur force. Mrs Guiton a trouvé *Emma* « *trop nature pour être intéressant* » ; Mr Fowle, « *ayant entendu dire que ce roman n'était pas inintéressant, n'en a lu que le premier et le dernier chapitre* » ; et Mrs

Lefroy a aimé Mansfield Park, « *tout en jugeant que c'était du pur roman* ». Jane Austen ne discute rien. On la soupçonne d'avoir réuni tous ces avis, y compris ceux qui lui sont le plus favorables, pour bien se rappeler de ne jamais se fier à aucun.

OÙ L'HEROÏNE RENCONTRE LE HEROS...

Car, s'il est une qualité que Jane Austen a indéniablement affinée au fil des années, c'est bien son ironie qu'elle maîtrise de mieux en mieux, de plus en plus discrètement. Mais, déjà gamine, elle se moque avec une imagination extravagante des jeunes filles de bonne famille amoureuses de l'amour. Tous les textes de *Juvenilia* ne mettent en scène que des fillettes qui, en un clin d'œil, deviennent folles du premier voyageur venu, dévalisent pour lui père et mère et avant d'être elles-mêmes abandonnées et d'en souffrir (cruellement) une bonne semaine.



En novembre 1913, après avoir été refusé entre autres par Gide chez Gallimard, « *Du côté de chez Swann* » paraît enfin, à compte d'auteur, chez Grasset. À peine deux mois plus tard, Gide, conscient de son erreur, écrit à Proust pour la convaincre de venir à la N.R.F. Le brouillon de cette lettre, dont les ratures montrent le souci de persuasion de l'auteur, sera mis aux enchères à Drouot le 17 octobre, lors de la vente de la seconde partie de la collection Dennery.

Emportée par son désir de parodie, Jane Austen écrit même un « plan de roman » qui vaut son pesant de ridicule voulu : « *Au tout début de sa carrière, au cours de ses premiers déplacements, l'héroïne doit rencontrer le héros ; celui-ci, bien sûr, est parfait en tous points et seul un excès de délicatesse l'empêche de faire la cour à ta jeune fille. Où qu'elle aille, il se trouve quelqu'un pour tomber amoureux d'elle et elle est l'objet de nombreuses offres de mariage. À chaque fois, elle rapporte tout à son père, celui-ci s'irritant à l'extrême de constater que ce n'est point à lui qu'on s'adresse en premier lieu.* » Quand Jane Austen écrit cela, à la fin du XVIII^e siècle, le romantisme règne en Angleterre et Ann Radcliffe invente le roman noir. Mais même la littérature, ou l'idée que l'on s'en fait, ne trouve pas grâce aux yeux du cinquième et dernier enfant du révérend Austen.

D'ABORD ÊTRE PUBLIÉ

A priori, donc, rien ne rattache les nouvelles fantaisistes d'une gamine qui écrivait pour distraire sa famille, des lettres d'un homme de 42 ans malade et à la tête d'un manuscrit sans cesse grossissant. Rien, sinon que les deux ont une même passion, l'écriture, et une même assurance plus ou moins désinvolte qui leur fait traiter de haut les conventions qui y touchent. On vient de le voir pour Jane Austen. Et Proust (après, c'est vrai, les refus de Fasquelle, Gallimard...) explique à René Blum qu'il préférerait que Grasset publie *Swann* à compte d'auteur, parce qu'il ne recherche pas du tout l'approbation d'un professionnel, mais la rapidité de la publication : « *Si M. Grasset édite le livre à ses frais, il va le lire, me fera attendre...* »

Marcel Proust : [Correspondance, tome XII](#) (1913), texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, 446 pages, 150 francs.

Jane Austen : [Juvenilia et autres textes](#), traduit de l'anglais par Josette Salesse-Lavergne, Bourgois, 304 pages, 100 francs.